Document generated on 07/17/2025 6:43 p.m.

Laval théologique et philosophique

MALHERBE, Jean-François, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*

Jean-Dominique Robert

Volume 34, Number 2, 1978

URI: https://id.erudit.org/iderudit/705671ar
DOI: https://doi.org/10.7202/705671ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Robert, J.-D. (1978). Review of [MALHERBE, Jean-François, *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*]. *Laval théologique et philosophique*, *34*(2), 208–211. https://doi.org/10.7202/705671ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

semble-t-il, à proposer quelque chose de valable, c'est peut-être parce qu'il a malgré lui abandonné une approche purement extérieure et théorique pour expérimenter lui-même ce que l'autre pouvait lui apporter.

André COUTURE

Jean-François MALHERBE, **La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique** (Collection philosophie et lettres; avec Préface de Jean Ladrière), Un vol. 22 × 15 de 313 pp.. Namur-Paris, Presses Universitaires de Namur-Presses Universitaires de France, 1976.

Dans son introduction, l'auteur a résumé lui-même fort brièvement le résultat de ses recherches : « en transplantant sa méthodologie scientifique dans le domaine de la philosophie politique, Popper contribua au progrès de cette discipline; mais les difficultés de son épistémologie, qui sont finalement les mêmes que celles de l'empirisme logique qu'il critique, y sont également plus manifestes. La séparation radicale de la pensée et de l'action constitue le nœud des difficultés de la philosophie de Popper » (p. 33).

De son côté, Jean Ladrière, dans sa très élogieuse préface, a mis le doigt sur les points essentiels de l'important travail de J.-Fr. M. : « Après avoir, écrit-il, mis en question, avec Popper, le néo-positivisme « classique », et après avoir montré avec la plus grande lucidité, la cohérence interne de la pensée de Popper, il en arrive à mettre en question cette pensée elle-même, avec le criticisme de l'École de Francfort. Il croit pouvoir montrer, en définitive, que Popper reste prisonnier de certains des présupposés fondamentaux de l'empirisme logique. Tout compte fait, sa philosophie reste basée, nous explique M. Malherbe, sur un dualisme irréductible, qui se manifeste de bien des façons — dualisme des faits et des normes, des situations et des décisions, des questions logiques et des questions empiriques-mais qui se ramène finalement à la dualité du savoir et de l'action. Si cette philosophie ne peut donner une réponse satisfaisante aux questions posées par la politisation de la science, c'est parce qu'elle a commencé par séparer radicalement l'ordre de la science de l'ordre de la politique. Mais l'interprétation qu'elle donne de la science dans la perspective du pur savoir l'empêche aussi de résoudre de façon satisfaisante les problèmes épistémologiques internes de la science, en particulier le problème du support empirique des théories : la circularité qui caractérise le rapport des propositions théoriques aux propositions « empiriques » qui doivent leur donner un soutien, appelle en effet une élucidation relevant en définitive d'une herméneutique de l'action » (pp. 26-27).

Jean Ladrière poursuit sa présentation et dit : « La rigueur, la clarté et l'élégance de l'exposé, la parfaite connaissance des textes et des problématiques sous-jacentes dont il témoigne, font du livre de M. Malherbe une œuvre extrêmement attachante et réellement éclairante pour l'esprit. Non seulement nous apprenons par lui à mieux connaître, dans ses ressorts vraiment profonds, une pensée en laquelle s'exprime un des moments les plus caractéristiques de la philosophie contemporaine, mais, de plus, nous sommes amenés à nous poser avec lui des questions de caractère vraiment fondamental sur la signification de la science » (p. 27).

La préface de Jean Ladrière se termine, enfin, par diverses questions dont tout lecteur comprendra la pertinence et l'urgence. Après avoir lu le livre, en effet, il est impossible d'échapper à des problèmes dont l'actualité est évidente. Ceux-ci concernent particulièrement les rapports entre la *raison théorique* et la *raison pratique*. Ainsi, « faut-il se tourner vers une science élargie ou reprendre, en le débarrassant de ses connotations subjectivistes, le projet d'un discours capable de ramener à l'unité d'une praxis unifiée la raison théorique et la raison pratique ? (p. 28). Or, poursuit Jean Ladrière, « à suivre les analyses de M. Malherbe, on serait plutôt conduit à penser qu'on ne peut, en définitive, échapper au cercle de l'auto-implication. Il reste que l'autonomisation de la science et l'éclatement de la culture qui en est résulté sont des faits apparemment irréversibles. Comment penser, comment vivre l'implication, et le destin éthique, dans de telles conditions ? La raison demeure-t-elle inconditionnellement fiable ? La redécouverte de l'action, et de son inévitable implication dans les systèmes, n'est encore que la première étape d'un indispensable mouvement spirituel, inspiré non plus de la réflexion mais d'une conversion. Il s'amorce silencieusement en ces pages. Il en appelle à une espérance qui n'est pas celle de la raison » (p. 28). On ne saurait mieux dire, car comme toujours, Jean Ladrière, en peu de mots, dégage d'un texte ce

qui lui est essentiel et tous les enjeux qui y sont impliqués.

Signalons de suite que l'ouvrage comporte une table des matières très détaillée (pp. 311-313) qui permettra de se rendre compte de l'apport du livre à l'*histoire* des idées défendues par les divers auteurs cités, et dont les polémiques sont très révélatrices. Un non moins utile *Index* (pp. 301-309). Il regroupe, à la fois, des noms d'auteurs et les matières abordées. Enfin notons une excellente *Bibliographie* (pp. 289-299).

Puisque Thomas Kuhn est fort à la mode en Europe, surtout depuis que des traductions de ses œuvres ont été réalisées, indiquons au lecteur qu'il trouvera, dans le travail de J.-Fr. M., un excellent jugement critique de cet auteur (pp. 149-173). Voici, en bref, le verdict final : « Son plus grand mérite, nous semble-t-il, a été de révéler aux philosophes de sciences l'existence du phénomène récent de la science normale, et d'avoir permis à quelques-uns d'entre eux de se dégager du carcan logiciste dans lequel s'enfermaient leurs débats » (pp. 172-173). Toutefois, ajoute J.-Fr. M. : « Les doctrines de Kuhn sont. . . aussi peu satisfaisantes que celles de Popper, car ni le logicisme, ni le psycho-sociologisme ne permettent d'affronter la question du danger social que représente la science normale. Seule, à notre avis, une critique politique de la société unidimensionnelle pourrait fournir les bases d'une critique sociale des sciences » (p. 173). Par ailleurs, à propos des trois types de « monde » de Popper, on lira les réflexions qui sont relatives à l'*anti-psychologisme* de Popper (pp. 221-223, en particulier). Il nous semble qu'il serait fort intéressant et très utile d'expliciter, à ce propos, les différences entre trois types d'anti-psychologisme fort différents : celui de Popper (« une connaissance sans sujet connaissant »), de Piaget (le fameux « sujet épistémique-voir à cet égard nos réflexions dans : *Autour de quelques thèmes piagétiens*, in *Revue Philosophique de Louvain*, 1970, 305-346; *À propos de Jean Piaget et de sa condamnation de la phénoménologie*, in *Science et esprit*, 1974, 113-144 et 379-403; *Sagesse et illusions de Jean Piaget*, in *Tijdschrift voor Filosofie*, 1973, 867-909). Enfin, l'anti-psychologisme de Husserl (voir les articles précédents et les attaques de Piaget à l'égard de la phénoménologie). Du point de vue de l'exposé historico-critique des positions, il nous semble enfin important de signaler au lecteur les pages lucides consacrées à l'École de Francfort (pp. 232-283). L'exposé des trois types de sciences d'Habermas permet de formuler certains problèmes cruciaux d'aujourd'hui : « *Sciences empirico-formelles* procédant d'un intérêt de connaissance qui est d'ordre *technique* « (1°); « *Sciences historico-herméneutiques*, ressortissant à un autre cadre méthodologique »; en effet, selon la méthodologie qui les règle ce n'est pas l'observation mais (pense Habermas) la compréhension du sens qui donne accès aux faits » (2°); *Sciences critiques*; elles « regroupent la sociologie critique, c'est-à-dire la sociologie non empirique, la psychanalyse et la critique philosophique des idéologies » (3°) (voir pp. 243-245). Il faudrait aussi insister sur l'importance, chez Habermas — et en dépendance de Gadamer (voir p. 279), s'originant lui-même à Heidegger — , de la notion de « pré-compréhension ». Dans la polémique entre Popper et Habermas, il faut mettre en lumière également ce que d'aucuns parfois oublient et que J.-Fr. M. dit excellemment : « Habermas ne met pas en question le réalisme de Popper, c'est-à-dire sa conviction qu'il y a quelque chose à propos de quoi la science est élaborée. Au contraire, il souscrit implicitement à ce réalisme puisqu'il propose une approche pragmatiste des questions épistémologiques. Mais il refuse que l'idéal de la science soit de réaliser un intérêt cosmologique pour la connaissance de la vérité (Popper dirait : pour l'élimination de l'erreur). Le concept de vérité-correspondance permet à Popper de distinguer les normes et les faits, mais comme le dit Habermas, ce concept lui-même, est une norme qui doit être justifiée. Popper accorde tant d'importance à cette distinction parce qu'elle permet de protéger les sciences empiriques de l'envahissement par les questions de valeur. Dans la philosophie de Popper, le dualisme critique a pour rôle de préserver le domaine du savoir de l'implication dans les questions de valeurs et non de fonder l'autonomie de l'éthique » (pp. 271-272).

Sur le fond des problèmes, enfin, J.-Fr. M. indique très clairement la racine de tout le mal : « Le système positiviste de l'empirisme logique repose sur un certain nombre d'oppositions qui sont acceptées sans discernement. L'opposition du sujet et de l'objet, d'abord, que l'on s'efforce en vain de concilier en faisant appel à l'intersubjectivité, l'opposition de l'objectivité scientifique et des intérêts politiques, ensuite, que l'on tente de masquer en ne traitant que l'un des pôles du couple, l'opposition de la nature et

de la culture, enfin, que l'on tâche de surmonter par la réduction des sciences de l'esprit aux sciences de la nature » (p. 274).

Dans ses conclusions, J.-Fr. M. écrit fort justement : « Nous avons montré qu'au fond les grandes difficultés de la pensée de Popper, en épistémologie comme en philosophie sociopolitique, ont pour racine son dualisme, dualisme qui sépare l'agir du savoir, les normes des faits, l'éthique de la science, les questions logiques des questions empiriques, psychologiques ou sociales. . . Ce dualisme est pour nous le trait le plus caractéristique de la « matrice disciplinaire » du positivisme logique. C'est pourquoi nous considérons Popper comme un néo-positiviste qui, à l'intérieur même du *positivisme* a opposé à l'*empirisme* du Cercle de Vienne un *rationalisme* non moins logiciste. Comme nous l'avons souligné, cette contestation se révéla féconde : avec elle, le positivisme logique commença de se préoccuper réellement du progrès scientifique. Mais l'œuvre de Popper ne transcende pas les limites étroites du positivisme logique car elle s'est constituée dans le même cadre dualiste. Parce qu'elle est critique (au sens où il entend ce mot), la pensée de Popper est une philosophie du progrès scientifique et du progrès politique. Mais elle n'est pas une « théorie critique » des rapports sciences-société (au sens de Horkheimer). Prisonnière de la « matrice disciplinaire » du positivisme logique, elle oublie que le progrès scientifique se bâtit comme un processus à la fois logique, institutionnel et politique; c'est pourquoi nous estimons que le dualisme de l'agir et du savoir que la philosophie de Karl Popper partage avec le positivisme logique a pour rôle d'empêcher l'implication du domaine du savoir dans les questions politiques » (pp. 287-288).

Il serait, par ailleurs, faux d'inscrire les positions de J.-Fr. M. dans l'unique cadre de référence de la pensée d'Habermas : les critiques qu'il lui fait sont là pour le prouver (voir (pp. 275-283). En bref : « Soumise à sa propre critique, la pensée de Habermas pourrait fournir des suggestions d'un intérêt considérable pour l'élaboration d'une herméneutique de l'action. Il est, en effet, possible d'élaborer à partir des principes politiques de Habermas une critique du rôle social ambigu que joue sa philosophie dans le contexte actuel. L'ambiguïté de sa position est symétrique de celle de Popper. Celui-ci s'est, en effet, profondément engagé dans les luttes idéologiques de son temps contre les totalitarismes historicistes nazis et communistes, *tout en ayant défendu par ailleurs* une conception des sciences qui favorisait le développement du totalitarisme technologique de la société récente. Habermas, par contre, a développé une critique idéologique du positivisme, *tout en renforçant par ailleurs*, par l'académisme de son discours un rôle de technocrate spécialisé dans la critique politique. Tant chez Habermas que chez Popper, les pratiques politiques contredisent les élaborations théoriques » (p. 276).

En félicitant encore l'auteur de son remarquable travail de défrichement et de réflexions critiques, où sont mis en jeu des problèmes de fond essentiels : rapport de la *raison théorique* et de la *raison pratique*, nous lui demanderions de continuer sur son excellente lancée, et d'en arriver à compléter son travail. Il serait heureux qu'il le prolonge dans le sens d'une analyse critique des positions très nettes qui se font jour à propos du statut de la scientificité propre aux « sciences de l'homme ». Car les rapports des deux raisons, la référence à l'action, n'impliquent-ils pas un rapport aux valeurs et aux choix des valeurs, en sciences de l'homme; leur donnant avec leur rapport spécifique au sujet, à la société et au temps, un caractère tout à fait *sui generis* ? Or, en cette matière délicate existent, bien tranchées, des prises de position telles que celles d'un Goldmann, d'un G.G. Granger et d'un Ladrière. Tous font appel à l'action, aux *significations* et valeurs du sujet; lesquelles ne sont pas « escamotables », dans les sciences de l'homme. Mais, ils le font très différemment. Nous avons tenté une sorte de typologie des solutions en cours actuellement en faisant appel aux prises de position vraiment paradigmatiques en la matière : celles de Lucien Goldmann, de Gaston-Gilles Granger et de Jean Ladrière. Notre essai a paru en article, dans *Tijdschrift voor Filosofie*, 1977, n° 4, pp. 677-704, sous le titre : *La spécificité des sciences de l'homme*. Dans les *Archives de Philosophie*, 1976, pp. 42-60, nous avions déjà exposé la pensée de J. Ladrière. Signalons aussi que l'*Académie Internationale de Philosophie des Sciences* organise un colloque à Trente, en mai 1978, sur la spécificité des sciences de l'homme et les critères de leur spécificité propre. Nous y reprendrons personnellement notre essai, et nous espérons bien que Jean-François Malherbe pourra être des nôtres. Il nous semble, en effet, qu'il serait particulièrement indiqué pour tenter

un essai d'articulation plus approfondie des questions soulevées par les rapports agir-savoir, dans les sciences de l'homme. Il est d'autant plus nécessaire qu'un tel approfondissement s'accomplisse que sa « thèse » centrale ne pourra pas ne pas donner lieu à des discussions. À cet égard, on peut déjà voir le compte rendu, par ailleurs, fort élogieux, du Père Russo, dans *Les Études*, 1978, Janvier, pp. 130-131.

Nous en extrayons ces propositions révélatrices : « Cet exposé est sérieux et clair et il comporte une partie critique largement acceptable. On peut cependant souhaiter des analyses plus rigoureuses et plus aiguës. De plus, nous ne saurions souscrire à la conclusion de l'auteur selon laquelle Popper aurait eu tort de séparer l'agir du savoir, ce qui, en particulier, l'a empêché de porter une attention suffisante à l'implication du savoir dans les questions politiques. Tout au contraire, il est heureux que Popper ait su éviter ce rapprochement qui conduit aujourd'hui nombre de scientifiques et de philosophes des sciences à politiser abusivement la science ».

En bref, c'est donc la « thèse » de Jean-François Malherbe qui est mise en cause de façon radicale ! Il a encore du pain sur la planche !

Jean-Dominique ROBERT o.p.

A. BUCKINX-LUYKX, **Édouard Poppe, un Prêtre**, Éditions Centro Don Poppe, Rome, 1976, 14 × 20 cm, 197 pages.

Titre suggestif pour rendre l'original Flamand : *Zo zie ik Priester Poppe* : « *Ainsi je vois le Prêtre Poppe* ». Beaucoup plus qu'un nom accolé simplement d'une fonction où l'on aurait écrit : Édouard Poppe, prêtre, *Édouard Poppe, UN PRÊTRE* sous-entend : authentique, c'est-à-dire présenté en modèle.

Voilà bien ce que le lecteur trouvera dans ce récit vivant et très anecdotique d'une vie sacerdotale pleinement donnée. Cette courte existence d'à peine un peu plus de 33 ans fut brûlée bien davantage par son feu intérieur que par la maladie et son activité extérieure comme vicaire, aumônier et directeur spirituel de jeunes miliciens séminaristes. « Après ma mort, écrivait-il un jour, certains critiqueront ma conduite et diront que je suis responsable d'une mort si précoce : « il s'est tué au travail ». . . Je puis vous assurer que personnellement je ne l'ai jamais regretté. N'était-ce pas pour lui ? (et il montrait le crucifix qui était sur la table). Je veux aussi être reconnaissant envers la Vierge Marie. C'est grâce à elle que je suis devenu prêtre. Voulez-vous réciter avec moi le Magnificat ? » (p. 171)

Tout l'abbé Poppe est là. Ses trois amours : le Christ, Marie et les âmes. Le milieu familial d'une rare qualité où s'est épanouie sa vocation fut admirable de compréhension et de fermeté, d'affection et de responsabilité. Toute sa vie d'étudiant, de militaire et de prêtre en fut marquée. Aussi cette foi reçue au foyer le guida-t-il toujours à travers les difficultés de sa vie quotidienne et imposa son prestige à son entourage. Mais on ne peut manquer de souligner un événement en soi banal mais qui détermina l'orientation tant de sa vie intérieure qu'apostolique et l'engagea dans un don de plus en plus plénier de lui-même au Christ : la remise que lui fit, un jour, un ami, du *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge* de s. Louis-M. Grignion de Montfort. L'abbé Poppe fut un prêtre *marial*. L'Auteur l'a fort bien compris et l'a relevé à maintes reprises. C'était d'ailleurs l'époque où florissait la dévotion mariale, en Belgique, sous la dynamique impulsion du Card. Mercier, qui avait pour l'abbé Poppe, prêtre de son clergé, la plus grande admiration. » Je le prie comme un saint, avouait-il. J'espère qu'un jour l'Église le placera sur les autels. »

Le 10 juin 1924, l'abbé Poppe fut terrassé, à son lever, avant sa messe, par une crise cardiaque. Pendant six jours une multitude de prêtres, de religieux, religieuses et de fidèles défila devant sa dépouille. Ses obsèques furent triomphales en présence de 120 prêtres et 2000 fidèles. Le vœu du Cardinal Mercier est en voie de réalisation. Rome étudie présentement la cause de béatification de ce prêtre dont la vie est une inspiration pour le prêtre d'aujourd'hui.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

André LACOCQUE, **Le livre de Daniel**. Préface de Paul Ricœur. Coll. *Commentaire de l'Ancien Testament*, XVb. Neuchâtel — Paris, Delachaux et Niestlé, 1976; 18 × 24 cms 189 pages.

Les commentaires de Daniel ont foisonné au cours des douze dernières années (O. Plöger, N.W. Porteous, G.R. King, L.F. Harman,